



DE VISU

Michal Rovner et ses étonnantes particules de réalité...

Page E 5



CINÉMA

Juliette Binoche dans une histoire d'héritage et de mondialisation

Page E 6

CULTURE



Cuisine chez André et Marie-Rose Houde, Lotbinière, janvier 1979, de Gabor Szilasi

GABOR SZILASI

Gabor Szilasi, l'impatient

Une grande rétrospective du photographe est présentée tout l'été au Musée d'art de Joliette

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Veste claire en tweed enfilée sur un débardeur en tricot, cravate bien sage et chemise blanche, Gabor Szilasi regarde l'objectif qui immortalise derrière des lunettes noires dont les branches épaisses se perdent dans ses cheveux drus. Un grand sourire en «v», formé par des lèvres fortes, ouvre sur la falaise d'un front haut perché. Nous sommes en 1959. Derrière lui, quelques-unes des nombreuses goélettes qui défilent alors le grand fleuve avec leur coque fragile. Ce jeune photographe hongrois a failli s'établir en Suède, mais le voilà plutôt au Canada depuis deux ans, un peu par hasard. Mais ce qui frappe d'abord dans ce cliché, c'est le regard vif de Szilasi: cinquante ans plus tard, il a toujours le même.

L'instant dans le présent

À 81 ans, toujours très actif, Gabor Szilasi est un des photographes canadiens les plus respectés. Son travail sur le Québec rural et sur l'architecture de la ville a été célébré à plusieurs occasions. Cet été, le Musée d'art de Joliette, en collaboration avec le Musée canadien de la photographie contemporaine, désormais absorbé par le Musée des beaux-arts du Canada, lui offre une grande rétrospective préparée de longue date, avec catalogue soigné et tout.

Cette exposition présente un demi-siècle de travail en un peu plus de 125 photographies. Si on calcule que chacune a été prise à une vitesse de 1/125^e de seconde, cela fait tenir ce demi-siècle de travail en une seule seconde d'éclats qui durent! Cette contraction du temps plaît à l'ancien professeur de photographie de l'Université Concordia. «Je photographie l'instant dans le présent, mais dès que je déclenche, nous voilà du côté du passé. À l'exception de mes photos récentes à Budapest, où j'ai un peu photographié par nostalgie, mon travail ne se situe pas dans le romantisme du passé. J'aime découvrir la spécificité de l'instant et du regard, mis en équilibre sur un instant précis. Le reste survient seulement après, malgré moi...»

Son œuvre, réalisée surtout en noir et blanc, s'at-

tache à la nature humaine. «J'ai photographié d'abord ce qui m'intéressait. Parfois, la géométrie ou la lumière elle-même, puis l'architecture, la ville, la présence des hommes. C'est après trente ans de photographie que je me suis concentré enfin sur l'homme, en ayant de plus en plus conscience de thèmes plus précis dans mon travail. Au début, je n'étais pas certain de ce que je faisais. Il y avait, je dirais, une certaine naïveté dans mes photographies. Je cherchais des cadrages de peintres mais j'arrivais toujours à autre chose! À l'époque où j'ai fait les Motocyclistes au lac Balaton, par exemple, je n'ai pas vu tout de suite que c'était une bonne photo. Elle cassait les règles classiques. Je ne l'ai tirée en chambre noire que beaucoup plus tard... Lorsque mes étudiants voulaient recadrer une photo, je les encourageais d'abord à mieux considérer leur première perception. L'impression initiale d'un moment est précieuse.»

À Budapest, en 1952, le jeune Szilasi achète un Zorki, copie russe un peu bancal du célèbre Leica allemand, avec ses fameux objectifs. Pourquoi cet intérêt pour la photographie? Aucun concours du destin ne le guide encore vers les œuvres des maîtres hongrois, comme André Kertész, dont une des photographies les plus célèbres orne désormais un mur de son salon. Il s'agit tout au plus d'un besoin irrésistible de satisfaire son regard, d'organiser dans une image un besoin d'expression.

Question de tempérament

«J'aurais voulu dessiner et peindre. J'y pense encore, à l'occasion», m'explique Szilasi, tout en me montrant un tableau d'Albert Dumouchel qu'il affectionne particulièrement. «Mais la peinture s'accorde mal avec mon tempérament. Je mange vite, comme les Hongrois! Je suis un impatient, depuis toujours. Quand j'ai réalisé trente photos convenables sur un thème, j'arrête et je vais voir ailleurs. D'autres creusent, toute leur vie, un même sillon. Lynne Cohen, que j'aime beaucoup, ou Robert Polidori, qu'on expose ces jours-ci au Musée d'art contemporain, ont exploré une même idée pendant très longtemps. Moi, je suis vraiment trop impatient pour ça! Je sens même le besoin de changer de format de temps à autre. J'ai fait des photos au Leica, puis au format



Gabor Szilasi

JEAN-FRANÇOIS NADEAU LE DEVOIR

moyen, au grand format, puis des Polaroids, des vues panoramiques, bref toutes sortes de choses...»

En 1943, Gabor Szilasi apprend, au hasard d'une conversation qui n'est pas destinée à ses oreilles, que ses parents ont abandonné le judaïsme au profit du protestantisme. Pour les nazis, cela ne suffit pas: il portera l'ignominieuse étoile jaune. Sa mère ne reviendra pas des camps. «Je ne parle pas de ces choses-là, d'ordinaire... Beaucoup de gens vivent avec ça douloureusement, le ressentent. Pas moi. Ce malheur n'explique pas ma photographie. Pour les nazis, nous étions des ennemis à cause de notre origine juive; pour les soviétiques, après la guerre, nous étions encore des ennemis, des bourgeois, parce

que mon père possédait une petite boutique. J'ai tenté de m'enfuir de la Hongrie dès 1949. J'ai fini en prison, incapable par la suite de poursuivre mes études en médecine. En 1956, à la faveur de la révolte, nous avons pu offrir un peu d'argent à des gens d'un village près de Budapest pour qu'ils nous aident à franchir la frontière.»

Sa passion pour le Québec rural, dit-il, découle de sa méconnaissance de la Hongrie campagnarde de sa jeunesse. «Je n'étais jamais beaucoup sorti de Budapest. La campagne est une expérience qui me manquait. Je cherchais, au Québec, les traces de l'homme dans le paysage, la vie d'ici. Mais je n'ai jamais photographié de paysage pur, à la Hansel Adams. Ça ne m'intéresse pas. Comme je travaillais pour l'Office du film du Québec, l'occasion m'était offerte de découvrir des univers humains différents. Entre la Beauce, l'Île-aux-Coudres et d'autres régions, je sentais les différences et je voulais mieux les comprendre. Elles m'intéressaient. J'ai photographié les gens de ces régions, des personnalités, comme Robert Cliche, Madeleine Ferron ou Félix-Antoine Savard, et beaucoup de gens ordinaires. Au vernissage de l'exposition du Musée d'art de Joliette, un homme est venu spécialement de la Beauce pour me voir. Il avait dix ans à l'époque où je faisais des photos chez lui et voulait me rencontrer! Cela m'a beaucoup touché.»

Szilasi affectionne la simplicité des gens qui ont une véritable présence mais qui n'appartiennent pas au vedettariat. «J'ai toujours évité de photographier des gens très connus. Dans ces cas-là, on photographie surtout des réputations. On ne peut pas faire une photo ratée de Mick Jagger ou de Marilyn Monroe... Le quotidien des gens simples m'a toujours semblé beaucoup plus intéressant.» Sa passion pour la ville procède d'un même intérêt pour l'humanité. «La transformation du monde, au cœur du quotidien, me fascine toujours autant.»

Le Devoir

■ L'Éloquence du quotidien, Musée d'art de Joliette, du 24 mai au 30 août.

■ On peut voir aussi l'exposition Le Québec par cœur, à l'hôtel Le Méridien Versailles, à Montréal, du 4 juin au 6 septembre.

CULTURE

Bêtisier dolanien



ODILE TREMBLAY

O r donc, l'ami Xavier, Pierrot à couette surgi d'une boîte à surprises, est devenu une icône nationale instantanée, à l'ahurissement ravi de ses proches, avec son désormais célèbre premier long métrage *J'ai tué ma mère*, célébré à Cannes. La machine médiatique s'est emballée. Assez pour nous inspirer quelques craintes de séquelles psychologiques dans son cerveau de damoiseau. Et s'il avait perdu la tête à l'instar de Susan Boyle, quoiqu'en mode mignon, sous les décibels des trompettes de la renommée... Si ses fans l'avaient dévoré tout rond, comme le héros du *Parfum*, de Süskind, dont les badauds s'arrachaient des bouts? Les vagues démesurées créent parfois des effets de ressac. Si le Québec allait brûler ce qu'il a adoré... Que de si, que de doutes, déjoués par lui avec l'aplomb du vieux pro. Car le p'tit navigue à vue, déjà ailleurs, voguant vers son œuvre future. Et l'attrape qui pourra...

La machine à «plogues» commence à s'essouffler, faute de matériaux neufs sur sa petite personne. Reste la critique. Reste aussi à attendre la réponse du public devant *J'ai tué ma mère*, en salles depuis hier. Jamais film québécois n'aura bénéficié d'une telle offensive promotionnelle. Voilà qui attire les foules et les mouches. Pareille conjoncture, mêlant âge, inexpérience, prestige cannois, film charmant tourné quasiment en temps réel — re-



Xavier Dolan

gard d'ado sur lui-même —, relève de l'épiphénomène. Xavier doit prouver qu'il ne fut pas qu'une bonne histoire, ni la saveur du mois chassée par la suivante, mais un nom installé à demeure dans notre paysage cinématographique. Certains atten-

dent au détour son second long métrage. Le succès fait aussi des jaloux... Il planche sur ce *Lawrence Anyways*, puissant antidote contre les chimères de la gloire minute. Suite au prochain numéro.

Quand même, un petit quiz en forme de bêtisier s'imposait sur notre précoce et glorieux copain. Voici quelques questions-réponses à l'usage des xavieromanes de tout poil, avides de sa jeune chair précieuse.

Q: Faut-il canoniser la mère de Xavier, Geneviève Dolan, qui inspira la femme à abattre (jouée par Anne Dorval) dans ce film d'ado révolté contre sa génitrice?

R: Oui, cent fois oui. D'autant plus que, maigre budget oblige, les scènes domestiques furent tournées dans l'appartement même de la maman, à Longueuil. Au décor maternel, Xavier a ajouté des éléments particulièrement décalés: papillons et bouquets de fleurs séchées. Non seulement accepta-t-elle de voir son image malmenée à l'écran et son intérieur kitschisé, mais Geneviève se dévoua pour l'équipe, lorsque le plateau campa chez elle, et appuya son garçon de tout son amour. En hausse!, comme ils disent à *La Presse*, pour cause de désintéressement suprême.

Q: Où Xavier a-t-il trouvé les ahurissants costumes arborés par sa mère et sa copine?

R: Au Village des valeurs. Pas cher et foisonnant

à pleins rayons de toilettes pour épouvantails à moineaux. La costumière Nicole Pelletier accomplit également force miracles en ajoutant des horreurs tirées de sa boîte à malice personnelle.

Q: Xavier Dolan est-il né de la cuisse de Jupiter?

R: Un peu, tout de même. Fils d'un père égyptien (Manuel Tadros), il descendrait, lui assure depuis toujours sa grand-mère, en ligne directe des pharaons.

Q: Comment les Français ont-ils accueilli à Cannes la scène apparemment calquée sur *Les 400 Coups*, de François Truffaut?

R: Ils n'y ont vu que du feu. Personne n'aurait pu imaginer que Xavier ignorait tout de ce film avant d'insérer dans le scénario la même scène que Truffaut, où il déclare à l'école que sa mère est morte. On lui avait d'abord conseillé de modifier ce passage, avec du moins une allusion au classique truffaldien mais, après avoir vu *Les 400 Coups*, il a laissé la réplique en place. Avec raison. Cannes célébrait cette année — autre hasard — les 50 ans de la projection des *400 Coups* sur sa Croisette. Chacun y a repéré un clin d'œil charmant... et prémédité, comme de bien entendu.

Q: Quelle scène lui causa le plus de fil à retordre?

R: Une des toutes premières, lorsque la maman mange un bagel en se crémant les lèvres de fromage blanc. Xavier et Anne Dorval riaient tellement qu'ils n'ont pu retrouver leur sérieux qu'à la quatorzième prise, après une pause salutaire de quinze minutes.

Q: Elle vient d'où, cette piqûre du cinéma?

R: De *Mort à Venise*, de Visconti, admiré à 16 ans. Xavier avait trouvé d'une telle justesse la réaction du personnage de Dirk Bogarde, en attente de ses bagages, feignant d'être en colère tout en trépanant de joie à l'idée de revoir le jeune Tadzio, qu'il eut envie d'essayer de capter à son tour pareils moments de grâce.

Q: Et ce désir cannois?

R: Né d'un regard à la télé sur Pierre Bourgault et Ginette Reno en balade sur la Croisette, au son du *Carnaval des animaux*, de Saint-Saëns, à l'heure où *Léolo*, de Jean-Claude Lauzon, concourut là-bas en 1992. Xavier comprit alors que seul un océan séparait un cinéaste québécois de ses rêves.

Q: Xavier Dolan se coupera-t-il un jour la couette?

R: Jamais!, répond le principal intéressé, en s'aveuglant de sa toison avec béatitude.

Q: Le phénix des hôtes de ses bois a-t-il des défauts?

R: Eh oui! Faut pas croire... Il est colérique, bordélique, distrait, retardataire. Il veut aussi tout contrôler. Ce qui ne devrait d'ailleurs pas changer de sitôt, les foyers de résistance ayant désormais abdiqué.

otremblay@ledevoir.com

L'OUTAOUAIS EN FÊTE

du samedi 20 juin au mercredi 24 juin 2009

LES GRANDES FESTIVITÉS
NATIONALES DU QUÉBEC

Au parc des Cèdres, à Gatineau



TOUS LES APRÈS-MIDI

Baignade libre, parc des manèges, artistes de la relève, artistes en arts visuels, artisans, spectacles de planches à roulettes, prise de son des grands spectacles et beaucoup plus

Les grands spectacles sur la Scène Loto-Québec

SAMEDI 20 JUIN

Québec, terre d'accueil - Journée mondiale des réfugiés

18 h GODLALUNE
19 h 45 YANN PERREAU
21 h 45 JONATHAN PAINCHAUD

DIMANCHE 21 JUIN

Journée acadienne

18 h GADELLE
19 h 45 1755
21 h 45 GRAND DÉRANGEMENT

LUNDI 22 JUIN

Le solstice d'été

18 h GUY LEBLANC ET SES MUSIENS
19 h 45 ALFA ROCOCO
21 h 45 MARIE-CHANTAL TOUPIN
23 h 15 FEU DE JOIE

MARDI 23 JUIN

Veillée de la Saint-Jean

18 h SÈB ET LES LOCOS
19 h 45 BOOM DESJARDINS
21 h 45 LES COWBOYS FRINGANTS
23 h 15 LES GRANDS FEUX D'IMPÉRATIF FRANÇAIS

MERCREDI 24 JUIN

La fête nationale du Québec

11 h LA TRADITIONNELLE MESSÉ DE LA SAINT-JEAN
— Au parc de l'imaginaire
12 h DU GOSPEL EN FRANÇAIS!
— Au parc de l'imaginaire

12 h Voïée de cloches dans la ville

13 h L'ÉCODÉFILÉ:

On peut gagner des prix!
Thème: Je me souviens!
La fête nationale, 175 ans déjà!
Thème musical: Le tintamarre.
Costume: Bleu! Bleu! Bleu!

Rassemblement au IGA Aylmer

14 h Levée du drapeau

15 h SPECTACLE DE MONOCYCLISME ET JONGLERIE
JEAN-GUY BAUDRY sur une seule roue!

18 h FRANCE MAISONNEUVE
19 h 45 DANIEL BELANGER
21 h 45 ROBERT CHARLEBOIS
— *Avril sur mars*

23 h 15 UN AUTRE GRAND FEU D'ARTIFICE D'IMPÉRATIF FRANÇAIS

Programme complet:
WWW.IMPERATIF-FRANCAIS.ORG



SPECTACLES : GRATUIT JUSQU'À 17 H 30 SOIRÉE : 10 \$

Interdit d'apporter contenants en verre et boissons alcoolisées

L'autobus
JTO

L'autobus vous
y amène!
www.sto.ca ou 819 770-3242

Service de navette continu et
GRATUIT du 20 au 24 juin entre
18 h 45 et 23 h 45 des parc-o-bus
Rivermead et Galeries Aylmer.

Galeries
Aylmer

L'Outaouais en fête. Les grandes festivités nationales du Québec, remercie:

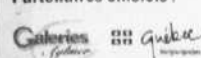
Partenaires de prestige:



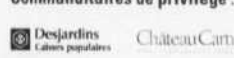
Commanditaires de prestige:



Partenaires officiels:



Commanditaires de privilège:



Partenaires médiatiques:



10^e 26 MAI AU 13 JUIN 2009
CARREFOUR
INTERNATIONAL DE THÉÂTRE

LE MEILLEUR DU THÉÂTRE | PLUS DE 300 ARTISTES
SPECTACLES | LABORATOIRES | LECTURES | RENCONTRES

VOYAGE, PREMIER ÉPISODE
Eve Bonfanti et Yves Hunstad
3, 5, 6 JUIN



VU D'ICI
Christian Lapointe
4, 5, 6, 7 JUIN



LES MARCHANDS
Joël Pommerat 10, 11, 12, 13 JUIN



Toute la programmation et billetterie www.carrefourtheatre.qc.ca | 418 (1 888) 529-1996



CULTURE

THÉÂTRE

Le off de Carrefour

Les Chantiers prennent de plus en plus de place au Carrefour international de théâtre de Québec et c'est fort bon signe!

MICHEL BÉLAIR

Au téléphone, Olivier Lépine s'empresse de souligner que, depuis les tout débuts de ces Chantiers-constructions artistiques — qu'on peut facilement voir comme le off du Carrefour international de théâtre de Québec —, sa petite compagnie, Tectonik, est impliquée dans la planification de l'événement.

«Nous avons fondé la compagnie, quelques amis et moi, à notre sortie du Conservatoire en 2005, et nous nous sommes rapidement intéressés aux formes et aux démarches nouvelles: c'est le mandat que s'est clairement donné Tectonik. En 2006, nous avons par exemple monté *Purifiés* de Sarah Kane en y intégrant la danse, alors que notre plus récente production, *Symbioses*, créée en 2008, fait beaucoup appel à la vidéo et à la musique électro-acoustique.» Tectonik est au cœur de la relève québécoise et investit d'abord dans le mélange des disciplines et l'exploration des nouvelles avenues.

On peut penser que c'est probablement ce qui a tout de suite intéressé la direction de Carrefour.

Plus jeunes, plus fous...

En 2007, Tectonik rencontrait donc les gens du festival et de Premier Acte et se voyait proposer l'élaboration de ce qui est devenu Chantiers-constructions artistiques, avec l'objectif avoué de donner à de jeunes compagnies l'occasion de présenter leur *work in progress* sous la forme de laboratoires et de mises en lecture. Tout le monde y gagnait. Tectonik rejoignait ainsi le stimulant bouillonnement qui est la marque des grands festivals, tandis que Carrefour intégrait une sorte de off venant nourrir sa programmation tout en l'élargissant encore plus sur ses franges.

Un an plus tard, les premiers Chantiers proposaient huit événements. Dès 2008, le festival accueillait en effet des compagnies venues de la région de la Capitale — où le milieu théâtral se fait décidément de plus en plus jeune et de plus en plus actif, il faudra y revenir — mais aussi de Montréal et du Saguenay. Et, devant la réponse plus que positive de ce tout nouveau public très participatif qui fréquente assidûment la scène marginale, on décide de poursuivre l'expérience en 2009. Nous y voici jusqu'à la fin de cette édition de Carrefour, le 13 juin.

Olivier Lépine raconte que la petite équipe des Chantiers a reçu cette année pas moins de 38 propositions et en a choisi 11 venues en majorité de Montréal et de Québec, mais aussi de Moncton — le Théâtre des deux mariées qui présente ce samedi la lecture de *Jeux de portes* de Caroline Sheehy. Pour la première fois aussi, on recevra une compagnie franco-belge, Ecknobul, qui propose ce week-end un *Macbeth* joué dans et autour d'une camionnette...

Etendue, *grosso modo*, sur deux week-ends, la programmation des Chantiers est plutôt chargée, merci. Cette année, précise encore Lépine, tous les événements (sauf le docu-théâtre interactif *Changing Room* sur l'univers des *drag queens* qui a eu lieu plus tôt cette semaine) sont présentés à Premier Acte, avenue de Salaberry près du Péri-scope. Pour soutenir les compagnies et l'organisation des Chantiers, on suggère aux spectateurs

Une scène du *Pipoca Miracle Show*

SOURCE CARREFOUR INTERNATIONAL DE THÉÂTRE

une contribution financière volontaire à chacun des spectacles.

Expériences radicales

Cette fin de semaine seulement, on peut assister à quatre productions, ou plutôt cinq en comptant *Les Détails*, un laboratoire à partir d'un texte de Mathew MacKenzie traduit par Jean-Marc Dalpé, qui prenait l'affiche vendredi. Il y aura d'abord la compagnie de Moncton, à 11h, puis ce *Macbeth* en camionnette, à 17h (aujourd'hui et demain, à l'extérieur, devant Premier Acte probablement). Mais on pourra se taper un programme double ce samedi soir à compter de 22h avec deux productions laboratoires: le *Pipoca Miracle Show*, un spectacle de marionnettes sur les fondamentalismes et les croyances de tous types, sera suivi de *Les murs ont des orverts*, une expérience radicale de l'Affaire Bellette intégrant la musique électro, la vidéo et les marionnettes encore une fois.

On fait ensuite un saut de quelques jours pour laisser la place à d'autres, et on revient pour la fin du festival avec cinq autres propositions «affolantes». Deux lectures d'abord: *Charme*, une histoire de Joëlle Bond qui parle de transmission de valeurs, puis *Six heures trente*, un texte collectif produit par Projet Un. De

mercredi à vendredi, on pourra revoir *Simon a toujours aimé danser* un spectacle de et avec Simon Boulerice qui a connu beaucoup de succès au Montreal Fringe Festival de Montréal, l'an dernier, et qui est présenté chaque soir à des heures différentes... une autre façon de vous dire qu'on peut obtenir tous les horaires des spectacles sur www.carrefourtheatre.qc.ca

Selon mes sources dans la Vieille Capitale, les deux derniers spectacles des Chantiers — dans une semaine, le 13 juin — sont parmi les plus attendus. D'abord à 11h, *Speed Dating*, d'une petite compagnie de Québec, le Théâtre du Passage sur lequel on entend des échos intéressants, puis à 17h, un laboratoire sur le plus récent texte de Philippe Ducros, *L'Affiche*, une histoire palestinienne sur fond de tristesse, de rage et d'incompréhension.

Mais, ne tirons pas tout de suite le rideau puisque, si vous voulez vous frotter à cette relève stimulante et vous mêler au public enthousiaste qui la supporte, tout ce beau monde vous attend ce samedi soir, tout juste avant minuit, au café-bar Le Zinc. N'oubliez pas d'apporter aussi vos neurones...

Le Devoir

MÉDIAS

Les gratuits en crise

PAUL CAUCHON

Depuis plus de 10 ans, les journaux gratuits du groupe Metro concurrencent fortement la presse payante. Voilà que le gratuit est rattrapé par la réalité: Metro a essuyé des pertes d'exploitation de 20 millions d'euros l'année dernière et plusieurs de ses journaux sont en crise.

Crise de croissance? Crise temporaire? En tout cas, depuis quelques semaines, on se rend compte que le groupe suédois Metro, pourtant le plus gros *success story* de la presse depuis dix ans, n'est pas à l'abri de la récession et de la frilosité du marché publicitaire.

Le rapport annuel du groupe fait donc état d'une perte d'exploitation de 20 millions d'euros (plus de 31 millions de dollars canadiens), et seulement neuf des 20 filiales dans le monde ont fait des profits.

Certains titres ont carrément été mis aux enchères. Metro entend céder ses activités dans les villes de New York, Philadelphie et Boston, selon la presse spécialisée, et il serait en négociation pour vendre ses quotidiens en Italie et au Portugal. Dans ces deux pays, les pertes sont sévères: une baisse de 28 % du chiffre d'affaires de Metro en Italie, au premier trimestre 2009, et de 48 % au Portugal.

En France, Metro a vu son chiffre d'affaires diminuer de 9 % l'année dernière. Mais le journal *20 minutes*, concurrent du Metro à Paris et propriété d'un groupe de presse norvégien et du journal *Sud-Ouest*, a vu ses revenus diminuer de 15 %.

Il reste que, selon le rapport annuel du groupe, plusieurs pays demeurent «profitables». Dans le rapport, le Canada est mentionné comme un des pays où le groupe enregistre des profits, tout comme le Brésil, la Corée, les Pays-Bas, le Chili et la Russie.

Metro est donc entré dans un processus de rationalisation, mais son succès demeure réel. En Europe, près du quart de toute la presse quotidienne diffusée est maintenant gratuite.

À Montréal, le lectorat du journal *Métro* est également un véritable succès, selon les chiffres du tirage de l'année dernière de l'ensemble de la presse.

Mais les problèmes du groupe sont probablement liés à son succès. Dans un article publié récemment par *The Independent*, on faisait remarquer que, dans certaines villes, le journal *Metro* a tellement de succès qu'il a suscité une concurrence éfrénée: on peut trouver jusqu'à quatre ou cinq titres gratuits qui s'affrontent dans des villes où, à l'évidence, le marché ne peut pas faire vivre tout le monde (à Montréal, *Métro* fait face à la concurrence de *24h* du groupe Quebecor).

Les journaux gratuits demeurent un succès que les éditeurs traditionnels tentent encore d'analyser. Le groupe Metro a toujours fait valoir que ses titres attireraient un nouveau public qui, de toute façon, n'aurait pas acheté un journal payant. Mais plusieurs observateurs remarquent aussi que les différents *Metro* habituent le public à une culture de la gratuité, particulièrement les plus jeunes, qui ne comprennent pas, par la suite, pourquoi il faudrait payer pour une information de qualité.

L'article de *The Independent* fait également valoir que, pour survivre, les gratuits doivent maintenant s'adapter. Les annonceurs seraient attirés par un «lectorat de niche», écrit-on, et pour creuser cette niche les gratuits devront «faire du journalisme original et se concentrer sur la qualité».

Tiens, tiens... le même argument est servi pour la presse payante!

Le Devoir

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER

SAISON 2009-2010

L'AUDACE DU RENOUVEAU

OFFRE
EXCEPTIONNELLEAbonnement
de saison
+
Lipsynch de
Robert Lepage
(intégrale de 9 hres)Des expériences
théâtrales
inoubliables
pour **159 \$**DERNIÈRE CHANCE
DE VOUS ASSURER DES
PLACES DE CHOIX!Billetterie : 514 253-8974
www.denise-pelletier.qc.ca

DE VISU

Figures imposées

PARTICULES DE RÉALITÉ
DHC/ART Fondation
pour l'art contemporain,
451, rue Saint-Jean,
jusqu'au 27 septembre.

JÉRÔME DELGADO

La fondation DHC/ART est plongée, pour l'été et une partie de l'automne, dans un univers sombre. Ses salles étagées, y compris celles de son annexe réservée aux vastes installations, sont parsemées d'œuvres, fascinantes à l'œil, mais bouleversantes. On visite l'exposition *Particules de réalité*, de Michal Rovner, en se recueillant, ou presque.

D'une pièce à l'autre, bien que variant les moyens et les motifs, l'artiste d'origine israélienne basée à New York se sert d'une seule et même matière première: l'être humain. De ce travail s'appuyant sur la science et l'histoire, il se dégage une forte impression que l'humanité a servi, à travers les époques, de rat de laboratoire.

Rovner filme d'abord des gens, des foules souvent, et en plongée, dont elle dirige les déplacements et les gestes d'une

main de maître, telle une chorégraphe. Elle travaille ensuite ses images en atelier, modifiant la vitesse des mouvements, la netteté et la taille des figurants. Ces derniers deviennent des formes presque abstraites. Il faut s'en approcher et même les observer attentivement pour voir des attitudes parfois très ludiques derrière ces magmas rouge sang, ces masses noires ou ces simples traits en apparence immobiles.

un suave mélange d'histoire ancienne et d'histoire récente, entre ces supports fortement chargés et un esprit de création pleinement actuel. L'artiste exploite à merveille la technologie numérique qui lui permet de puiser ses atmosphères dans des univers aussi variés que la recherche scientifique, l'écriture binaire, les signes hiéroglyphiques et le cinéma.

Si la figure humaine demeure au cœur de ces chorégraphies animées, la ligne est plutôt tenue entre sa reconnaissance et sa disparition. Les personnages, sans identité, sans individualité, deviennent davantage un motif uniforme.

De ce travail s'appuyant sur la science et l'histoire, il se dégage une forte impression que l'humanité a servi, à travers les époques, de rat de laboratoire

Pierres archéologiques, boîtes de Petri, feuilles de papier, les écrans de projection chez Michal Rovner varient. Cette première expo individuelle de Rovner au Canada s'annonçait éclatée. Elle l'est, mais finit, au bout de ces figurines qui ne cessent de bouger d'une œuvre à l'autre, par lasser.

Ces œuvres sont tout même

Trouvailles formelles

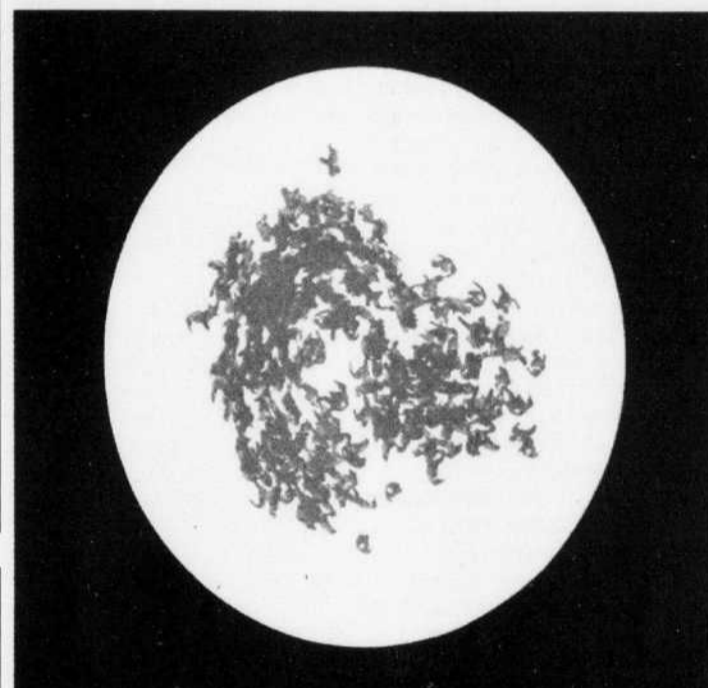
La vingtaine d'œuvres mises en place par John Zeppetelli, commissaire à la DHC, ont la qualité de ne pas mélanger les corpus. C'est la série *Data Zone* (2003), caractérisée par les boîtes de Petri, récipients transparents et peu profonds utilisés en microbiologie, qui ouvre le parcours. Suivent les travaux sur pierre, *In Stone* (2004), plaques présentées sous vitre comme de précieux artefacts, ou *Stones* (2006-2009), des «puits en pierre» posés au sol et à l'intérieur desquels s'animent d'étranges particules vivantes.

Quelques œuvres plus isolées font également partie de la première partie de l'expo, dans le principal lieu de diffusion de la fondation du Vieux-Montréal. Se démarque *Mazleva* (2008), déjà plus tableau que sculpture. Sa surface de projection, elle, ne semble pas particulièrement connotée (un papier blanc), alors que sa composition l'est plus que jamais: le personnage, bras en croix, bouge sur lui-même, telle une girouette. Il s'en dégage une impression de cimetière. «Vous pouvez voir des croix si vous voulez, pour moi, ce sont des gens qui ont les bras à l'horizontale», disait l'artiste le jour de la visite de presse, il y a quelques semaines. Ou alors des oiseaux alignés.»

Michal Rovner refuse qu'on lui prête des intentions politiques. Elle se plaît à entendre les multiples interprétations. Les déplacements de foule, les files indiennes, les mouvements militaires qu'elle chorégraphie ne sont, assure-t-elle, que des trouvailles formelles. «Ce ne sont pas des œuvres sur l'Holocauste», dit-elle. Mais si vous voulez les interpréter comme ça, avec vos propres références, libre à vous.»

La question de l'Holocauste semble pourtant incontournable, surtout dans l'annexe de la fondation, à quelques portes du bâtiment principal, et en particulier devant trois grandes installations vidéo. Parmi elles, *Time Left*, qui se présente comme une boîte presque fermée, impose le silence et le recueillement. Site archéologique ou prison de la mort? À chacun de décider: les personnages projetés sur les quatre murs forment autant une série de hiéroglyphes (trop rectilignes, peut-être) qu'une liste iconographique des victimes du gaz.

Collaborateur du Devoir



© MICHAL ROVNER, COURTOISIE PLACEWILDENSTEIN GALLERY, NEW YORK
Culture plate #7 (2004), de Michal Rovner

Catherine Bolduc

MES CHÂTEAUX D'AIR / MONTS ET MERVEILLES
commissaire Geneviève Goyer-Duimette

06.06.09-16.08.09

Conférence le 6 juin à 14 h
Vernissage le 6 juin à 15 h

EXPRESSION

Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe
T 450.773.4209

www.expression.qc.ca
expression@expression.qc.ca

THIERRY ARCAND-BOSSÉ / ALAIN BONDER
MARIE-CLAUDE BOUTHILLIER / SYLVAIN BOUTHILLETTE
MARTIN BUREAU / MARIO CÔTÉ / JEAN-SÉBASTIEN DENIS
PHIL IRISH / ÉRIC LAMONTAGNE / SERGE LEMOYNE
NADIA MYRE / ANDREW PINK / MONIQUE RÉGIMBALD-ZEIBER
VÉRONIQUE SAVARD / FRANCINE SIMONIN



L'ÉCRIRE EN PEINTURE

COMMISSAIRE RAFAEL SOTTOLICHIO
EXPOSITION DU 4 JUIN AU 28 JUIN 2009

GALERIE orange
81 Saint-Paul Est, Montréal, Québec, H2Y 3R1
514.396.6670 / www.galerieorange.com

Collaborateur du Devoir

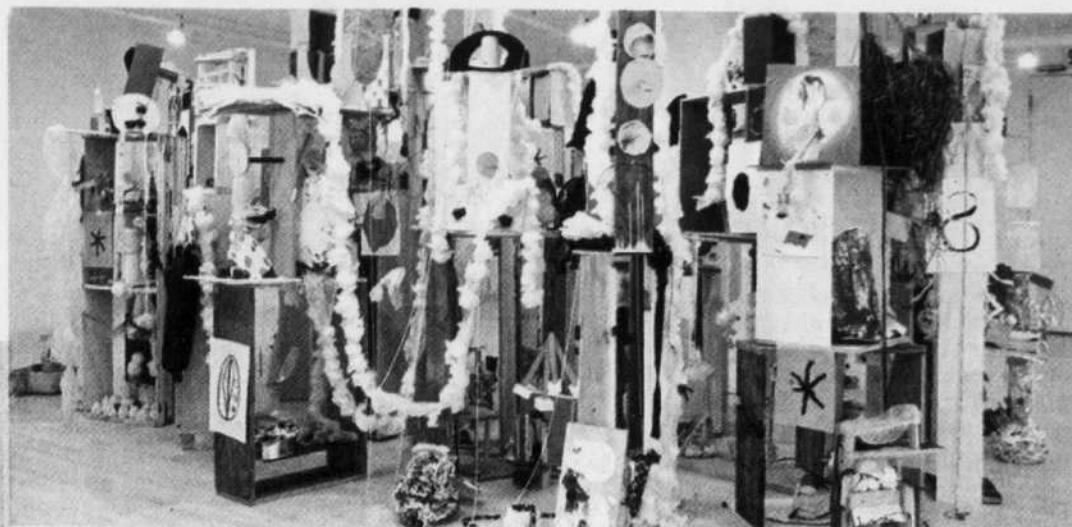


PHOTO BETTINA HOFFMANN

Rien de tout cela, de Serge Murphy

Artéfacts et temples

RIEN DE TOUT CELA (VERSION 2009)

Serge Murphy
Optica, centre d'art contemporain, 372, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 508, jusqu'au 13 juin.

PROJETS RÉCENTS SUR BAGDAD ET MONTRÉAL

Michael Rakowitz
SBC galerie d'art contemporain, 372, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 507, jusqu'au 20 juin.

JÉRÔME DELGADO

La collecte, la collection, ce réflexe d'accumuler et de conserver un objet est propre à la culture. Le sort de l'humanité passe par la préservation de son patrimoine, ce dont les musées se chargent bien. Mais lorsque les artistes s'en mêlent, quand leur pratique simule la muséification et qu'ils y vont de leur doigté et de leur œil interrogateur, les critères de sauvegarde deviennent flous et fous.

Michael Rakowitz et Serge Murphy reflètent cette tendance à vouloir fixer un objet dans le temps. Les circonstances ont voulu qu'ils exposent simultanément dans deux galeries voisines. Chacun a son jugement, sa manière de faire, mais ces deux Quichotte mènent le même combat, non sans humour, pour l'impossible et contre l'inévitable. La fragilité de leurs œuvres, leur côté éphémère et peu conventionnel, voire fictif, rendent leurs entreprises irrationnelles. Et pourtant!

Ensembles et fragments

Au centre Optica, Serge Murphy, et son éter-

nelle signature bric-à-brac, organise le désorganisé avec une installation composée d'une cueillette éclatée en matériaux (du bois au plastique) et artefacts un brin kitsch. L'œuvre *Rien de tout cela*, créée pour la (décevante) Manif d'art de Québec 2008, renaît ici dans une forme plus réussie.

La «version 2009» s'éloigne de la disposition murale et formule, avec à peu près la même collection, une structure plus labyrinthique, dotée d'une face publique et d'une autre plus intime, moins accessible. Un ensemble instable et aléatoire, comme l'âme humaine. Le musée de Murphy demeure l'un des plus personnels.

À la SBC, juste en face, *Projets récents sur Bagdad et Montréal*, de Michael Rakowitz, survole l'histoire contemporaine et notre fascination pour les icônes culturelles, symboles de toutes les luttes. Le volet bagdadi concerne des objets millénaires, ceux dérobés du Musée national d'Irak à la chute du régime de Saddam Hussein, alors que le Montréalais dépeint des fragments de toute autre valeur, tels ceux du Stade olympique.

L'approche, à la fois subjective et basée sur des données réelles, dresse un répertoire aux croisements des cultures. Le sort du patrimoine irakien est non seulement montré comme un drame planétaire, les icônes sont condamnées à migrer, à changer de religion. Rakowitz, non sans frôler la caricature, voit dans le Big O une histoire exemplaire. La sauvegarde de ce temple du sport passe désormais par sa conversion en... mosquée.

Collaborateur du Devoir

Dernière chance ! Plus que 2 semaines !



IMAGINE

La ballade pour la paix de John & Yoko
Jusqu'au 21 juin / **Entrée gratuite**

Il y a 40 ans, Yoko Ono et John Lennon entreprenaient leur bed-in à Montréal. C'est maintenant à votre tour de réaliser votre propre bed-in en compagnie de vos proches. Venez vous photographier dans l'exposition et partagez votre expérience sur mbam.qc.ca/imagine.

Aussi ouvert les mercredis, jeudis et vendredis soirs jusqu'à 21 h
1380, rue Sherbrooke Ouest. Métro Peel/Guy-Concordia

Déjà plus de
100 000 visiteurs

MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL
Pavillon Jean-Noël Desmarais
mbam.qc.ca | 514-285-2000

metro STM AstralMedia Bakwrr
Meyer Sound Continental AIR CANADA LE DEVOIR

John Lennon et Yoko Ono, Bed-in de Montréal, 1969. Collection Yoko Ono Lennon, New York. Photo Ivor Sharp / © Yoko Ono

SCOTT
McFARLAND
**LA RÉALITÉ
AMÉNAGÉE**

EXPOSITION DE PHOTOGRAPHIES
11 AVRIL AU 13 SEPTEMBRE 2009

Organisée par le MCPC dans le cadre
de la programmation de la Scène
Columbo-Britannique à l'affiche au
Centre national des Arts.

Échiblocus gratuit (détail), 2006, de la
série Empire. Collectif particulière

MCPC
Musée canadien de la photographie contemporaine - maintenant situé au 380 Sussex

Musée des beaux-arts
du Canada
380, promenade Sussex, Ottawa
613-992-1985 / 1-800-319-0775

mcp.cba-beaux-arts.ca/mcfarland Canada

CULTURE

CINÉMA



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Juliette Binoche

Fin d'époque

ODILE TREMBLAY

Au temps de son passé de critique aux Cahiers du cinéma, Olivier Assayas estimait que les films reproduisaient trop souvent la Nouvelle Vague. Il ne trouvait pas ses marques au cinéma français, mais vécut à l'époque une rencontre déterminante avec le cinéaste taïwanais Hou Hsiao Hsien (derrière *Good men*, *Good women*, *Millenium Mambo*, etc.). « J'avais des affinités avec lui, à travers son rapport à la nature, à l'humain, au passage du temps, et il ne s'encombrait pas de références. L'Heure d'été constitue en quelque sorte mon film taïwanais. »

Derrière *L'Heure d'été*, au départ: une commande du Musée d'Orsay, à l'occasion des vingt ans de l'établissement parisien. Mais tout a bougé. La série s'est résumée à deux films finalement affranchis de leur source: *Le Voyage du ballon rouge*, de Hou Hsiao Hsien, et *L'Heure d'été*, avec dans les deux cas Juliette Binoche en vedette. « Ce fut un exercice libre, auquel le Musée d'Orsay a prêté son concours. »

Démission collective

L'Heure d'été aborde en France l'héritage d'une collectionneuse, bientôt défunte, dont les enfants, expatriés par monts et par vaux, ne savent que faire, reléguant plusieurs trésors au musée.

« Comment aborder notre histoire dans un monde qui s'intéresse de moins en moins? », s'est demandé le cinéaste français de *Clean* et d'*Irma Vep*. Comme expliquer qu'un lit à baldaquin est précieux pour des gens branchés sur la télé, sur Internet? Les personnages du film doivent se définir face à ces questions, à travers leurs contradictions et leur complémentarité. Ils sont déterminés par les transformations sociales. Le fils aîné, pourtant de nature conservatrice (Charles Berling), n'arrive pas à expliquer à ses enfants pourquoi les tableaux de Corot sont beaux. Le cadet (Jérémie Regnier), expatrié à Shanghai, s'en désintéresse. La fille, désignée à New York, refuse l'encombrement de la mémoire. Tout est lié à la globalisation, qui nous confronte à la perte de la culture, de la langue, de l'histoire. »

Assayas eut l'impression d'avoir fait ici sa propre *Cerisaie*, sur les traces de Tchekhov, en montrant cette maison familiale démantelée, aux souvenirs dispersés mais intérieurement vivants. Comme il a pensé au *Guépard*.

En 2000, Assayas avait réalisé *Les Destinées sentimentales*, d'après le roman de Chardonne, abordant un monde en mutation après la guerre de 14-18 et ses dynasties industrielles menacées. « Chardonne parlait d'un monde qui se perdait sous nos yeux, et j'ai fait une sorte d'épilogue contemporain aux Destinées, en utilisant parfois les mêmes objets, près d'un siècle après l'action du premier film. Le peu qui subsistait alors disparaît aujourd'hui. »

Il voulait se pencher sur la culture française et sur ce combat perdu d'avance face à l'effondrement des choses. Une vraie démission collective. « J'imaginai qu'on allait me taxer de réactionnaire pour avoir manifesté un attachement à ce bagage issu du temps, mais, à ma surprise, le film ne fit pas débat en France, et les gens, dont plusieurs jeunes, se sont sentis touchés par l'histoire. »

Juliette Binoche incarne la sœur designer à New York, en quête de légèreté. « Paradoxalement, c'est elle qui hérite, estime l'actrice. Les objets précieux, elle les a incarnés dans son métier, pourtant, c'est elle qui désire s'éloigner du nid et refuse de s'attacher. La vedette a aimé cette façon dont les membres d'une même famille, dispersés sur trois continents,

l'Europe, l'Amérique et l'Asie, ont vécu les phénomènes de transmission. « Avoir envie d'être libre et détaché n'empêche pas l'atavisme cellulaire des sentiments, des pensées. Ce monde qui s'écroule, il faut le laisser dans le passé sans le mépriser, sans le bazarder. »

Elle considère que son personnage est plus proche d'Assayas que les autres. Le cinéaste avait lui-même vécu cette expérience de l'héritage familial et s'en était senti à la fois détaché et troublé.

Binoche s'avoue passionnée de mythologie égyptienne et sumérienne. « Comme actrice, en racontant des histoires, on revisite ces archétypes. Dans ma famille, les générations ont bougé: Pologne, Portugal, Brésil, Maroc. La vie porte à se détacher, et je me sens assez proche de mon personnage. Cette acceptation du vide permet d'être en phase avec le monde d'une façon plus gênée, de comprendre des choses. Or, la connaissance, c'est l'amour sans l'attachement. Dans le film, la mère éprouve un attachement sentimental face aux objets qu'elle conserve et souffre de ne pas le retrouver chez les siens. Elle manipule aussi ses fils terriblement, ce qui complique leurs rapports. »

L'actrice oscarisée, également artiste multidisciplinaire, affirme puiser son inspiration dans une résonance universelle et cosmique, qui étend sa vision du monde. « Nelson Mandela disait: "On a plus peur de nos lumières que de nos ombres". Mais c'est à nous qu'il appartient d'aller vers cette lumière. »

Le Devoir

L'entrevue avec Olivier Assayas a été réalisée à Paris, grâce à une invitation d'Unifrance.

Après la noce

EASY VIRTUE (V.F. : UN MARIAGE DE RÊVE)

Réalisation: Stephan Elliot. Scénario: Stephan Elliot et Sheridan Jobbins, d'après la pièce de Noel Coward. Avec Jessica Biel, Colin Firth, Kristin Scott Thomas, Ben Barnes. Image: Martin Kenzie. Montage: Sue Blainey. Musique: Maris De Vries. Grande-Bretagne-États-Unis, 2008, 93 min.

ANDRÉ LAVOIE

Une belle Américaine déluée débarquant au milieu d'une famille d'aristocrates anglais coincés, voilà qui provoque autant de remous qu'une bande de travestis au milieu d'un village de rednecks. La comparaison est loin d'être boiteuse, surtout qu'elle s'applique au cinéaste australien Stephan Elliot, parfaitement capable d'explorer l'univers coloré des personnages féminins (*The Adventures of Priscilla*) et ensuite, après un long hiatus et quelques échecs (*Welcome to Woop Woop*, *Eye of the Beholder*), se retrouver dans le monde plein d'esprit (et de vitriol) du dramaturge anglais Noel Coward.

Écrite et ancrée dans les années 1920, non seulement la pièce *Easy Virtue* reflétait l'hu-

meur à la fois lourde et frivole de cette époque encore marquée par la guerre, mais elle égratignait les multiples couches d'hypocrisie d'une classe sociale repliée sur elle-même. L'arrivée d'un élément perturbateur, entouré d'un parfum de scandale, révélait d'ailleurs leur mentalité mesquine. Dans l'adaptation de Stephan Elliot et Sheridan Jobbins, cette gravité est toutefois atténuée par la personnalité pétillante de la *sex bomb* qui atterrit au bras du jeune et naïf John Whittaker (Ben Barnes), illuminant par sa beauté fantasque la gigantesque maison de campagne de sa nouvelle belle-famille.

Pilote automobile, fumeuse à la chaîne, esprit libéré (qui pose nue pour les peintres cubistes de l'époque) et portant fièrement bague au doigt, Larita (Jessica Biel, rien en elle de shakespearien, mais un sex-appeal utilisé à bon escient) a tôt fait de s'aliéner la matriarche au regard assassin et à la langue perfide (Kristin Scott Thomas, la relève de Maggie Smith est brillamment assurée!) et ses deux filles célibataires, non par choix. Seul le père (Colin Firth, la quintessence de l'indolence chic), ancien combattant de la Première Guerre mondiale en-



SOURCE ALLIANCE

Une scène d'Un mariage de rêve

core tourmenté par les horreurs des combats et ses erreurs militaires, éprouve une sympathie de moins en moins discrète pour sa splendide belle-fille, elle qui sait reconnaître un homme d'expérience(s).

Dans cette vaste demeure poussiéreuse, opulente, décorée dans un style qui devait déjà sembler vieillot à l'époque, les personnages s'agitent avec beaucoup de verve et de causticité. Les luttes oratoires sont tout de même entrecoupées d'escapades

amusantes, à la chasse ou lors d'un pathétique spectacle amateur, question de distraire de l'œil et de masquer (un peu) les origines théâtrales du film. Stephan Elliot, dont la virtuosité fut jadis plus éblouissante, orchestre avec application ces combats verbaux, agrémentés de quelques petites pirouettes vaudevillesques, dont la plus délicate concerne un détestable chihuahua, pimentant le tout de chansons populaires d'un âge moins ancien (comme la bien nommée *Sex Bomb*, de Tom Jones) apprêtées à la sauce swing des années 1920.

Que la «glamoureuse» d'occasion affiche un accent yankee donne à ce choc des cultures une portée encore plus amusante, surtout face au mythique flegme britannique. Poisson hors de son bocal et féministe avant l'heure, et avant celle de la robe en terre cuite, Larita agit comme un catalyseur, mais le monde qu'elle bouscule par sa franchise, sa naïveté et un loud passé trop vite révélé ne semble pas près de s'écrouler, malgré une finale différente de celle de la pièce. Noel Coward ne l'aurait certes pas reniée.

Collaborateur du Devoir

Le pouls de l'époque

L'HEURE D'ÉTÉ

Réalisation et scénario: Olivier Assayas. Avec Juliette Binoche, Charles Berling, Jérémie Regnier, Edith Scob, Dominique Reymond, Valérie Bonneton, Isabelle Sadoyan. Image: Eric Gautier. Montage: Luc Barnier.

ODILE TREMBLAY

Il était un peu casse-gueule au départ pour Olivier Assayas de répondre à une commande du Musée d'Orsay. Mais le projet a coupé court et le grand cinéaste français en conserva la trame, abordant les délicates matières du temps et de la mort, de la transmission et de l'oubli avec une grâce inquiète.

Assayas, cinéaste polyvalent et très maîtrisé, auteur de films aussi différents que *Clean*, *Les Destinées sentimentales*, *Fin août*, début septembre ou *Demonlover*, s'est

beaucoup penché sur le dialogue des cultures dans notre grand magma planétaire, avec un œil aiguisé de sociologue.

Ici, au centre du film se trouve une maison à l'orée du bois, fort belle, et un noyau familial hétéroclite. L'héritage constitue le point focal qui catalyse tous les rapports avec le temps. Entre la mère bientôt défunte (Edith Scob), collectionneuse, gardienne de la mémoire, fossilisée dans la nostalgie d'un oncle artiste, et le fils aîné (Charles Berling) au profil conservateur qui ne veut pas couper la chaîne des traditions, l'harmonie règne. Mais pour le reste de la fratrie, elle, désignée à New York (Juliette Binoche), l'autre (Jérémie Regnier) dirigeant une entreprise à Shanghai, le passé devient un encombrement, comme pour la société contemporaine du reste. En cela, Assayas rend bien le pouls de son époque, comme il témoigne avec

brio des tensions entre les membres de cette famille disparite. Les personnages expliquent quand même parfois trop abondamment leur manière de vivre ce deuil et cet héritage, sans toujours laisser les impressions muettes creuser leur propre sillon, et les figures secondaires se révèlent parfois insuffisamment dessinées.

La distribution est toutefois impeccable. Binoche apparaît tout particulièrement légère et inspirée dans ce rôle de femme moderne, happée par le futur, qui jette du lest et glisse sans entraves.

Les objets précieux (tableaux, meubles art nouveau, etc.) qui sont au cœur du litige — faut-il les vendre ou les conserver? — alourdissent un peu le scénario, qui consacre plusieurs scènes à la gestion des biens, de leur empri-

se sur le quotidien à la sclérose du Musée d'Orsay. Le soufflé s'égare ici et là, mais les secrets de la mère, fort beau personnage qu'Edith Scob incarne avec une fierté mélancolique, et la mise en scène fluide, à la caméra mobile, collée aux corps des protagonistes pris chacun dans leur trajectoire, témoignent du doigté sensible du cinéaste.

Le dénouement, vraiment soigné, sommet du film, filmé avec une grâce tendre, alors que la petite-fille de la défunte emmène ses amis faire un party d'adieu à la maison familiale, entraîne l'action dans des zones où la sensibilité, la fraîcheur et la nostalgie s'envolent en pleine nature sur une musique de tendre ironie ouvrant sur tous les possibles.

Le Devoir

Orchestre Métropolitain du Grand Montréal
Yannick Nézet-SéguinBruckner 8 :
Le cycle se poursuit

Yannick Nézet-Séguin / chef

Anton Bruckner / Symphonie n° 8



Crédit: Pierre Dury

Lundi 15 juin 2009, 19 h 30

Salle Wilfrid-Pelletier

Conférence préconcert gratuite à 18 h 30

L'OM remercie pour leur appui

Conseil des arts et des lettres Québec

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

Canada Council for the Arts / Conseil des Arts du Canada

Patrimoine canadien / Canadian Heritage

Imprimeur officiel Paragraph

Hôtel officiel SOFITEL

LE DEVOIR

514.598.0870

orchestremetropolitain.com

laplacedesarts.com

514 842 2112 / 1 866 842 2112

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

18 juillet – QUÉBEC

L'Art américain de 1850 à 1950

Prix spécial jusqu'au 12 juin

22 juillet – VAL-DAVID

Les Jardins du Précambrien

1^{er} août – JOLIETTE

Requiem allemand de Brahms

Du 4 au 19 octobre – MILAN ET LA TOSCANE

Quelques places disponibles!

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont



MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Gabor Szilasi

Rétrospective organisée avec le Musée canadien de la photographie contemporaine

24 mai – 30 août 2009

09
É t é

Marie-Josée Laframboise

24 mai – 23 août 2009

145, rue du Père-Wilfrid-Corbell
Joliette (Québec) J6E 4T4
430 756-0311
www.museejoliette.org
Mardi au dimanche, 12 h à 17 h

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

MUSEE CANADIEN DE LA PHOTOGRAPHIE CONTEMPORAINE

CINÉMA



Un primaire chez T Rex

LAND OF THE LOST
(V.F. : TERRE PERDUE)

Réalisation: Brad Silberling. Scénario: Chris Henchy, Dennis McNicolas, d'après la série télévisée. Avec Will Ferrell, Anna Friel, Danny McBride. Image: Dion Beebe. Montage: Peter Teschner. Musique: Michael Giacchino. États-Unis, 2009, 93 min.

ANDRÉ LAVOIE

C'est probablement le *wet dream* de tous les disciples du créationnisme: faire d'un spécimen de *Tyrannosaurus rex* son meilleur ami. Qu'ils se réjouissent, car il est possible de mordre à belles dents dans ce fantôme grâce au cinéaste Brad Silberling, capable du sublime (*Lemony Snicket's A Series of Unfortunate Events*) comme du superflu (*City of Angels*, le remake des *Ailes du désir*, de Wim Wenders).

Une fois encore, il revisite une œuvre déjà connue pour l'adapter à notre époque tapageuse, une série télévisée du siècle passé qui plongeait les personnages dans un passé encore plus lointain. Sous sa loupe, *Land of the Lost*, ce fossile des années 1970, devient un autre hommage à la «mâltitude» telle que définie par Will Ferrell, sans aucun doute l'australopithèque-acteur le mieux payé de toute l'histoire du cinéma. L'ancienne vedette de *Saturday Night Live*, ce club-école de l'humour avant les ligues majeures hollywoodiennes, incarne à nouveau un homme psychologiquement castré, se réfugiant dans des théories scientifiques fumeuses comme d'autres dans l'univers de *Star Trek* et affichant un mauvais goût qui englobe autant la bouffe, les vêtements que le tour de taille. Vous avez compris que ce ne sont pas eux qui font prospérer les micro-braseries et les parfumeries.

Pour tout dire, dès que le D' Rick Marshall (Will Ferrell) débarque dans une pièce et ouvre la bouche, il ne provoque que railleries, affirmant avoir mis au point une machine pour traverser le temps. Contre toute évidence, Holly (Anna Friel), une ancienne étudiante de Cambridge (ce qui permet de justifier son

accent anglais), croit au sérieux de ses recherches et réussit à le convaincre de les pousser plus loin. Ils débarquent dans un petit parc d'attractions dégingué, tenu par un propriétaire (Danny McBride) plus soucieux de vendre de la camelote que des frissons, et les trois voyageurs improvisés de l'espace-temps plongent au milieu des dinosaures, des primates et de créatures belliqueuses sorties d'un mauvais film de monstres japonais. L'idée, bien sûr, est de trouver le chemin de la sortie, ou plutôt du retour à notre siècle si merveilleux.

Alors que les comédies de nature extraterrestre négligent souvent l'enrobage technique pour mieux servir un humour adolescent, les créateurs de *Land of the Lost* n'ont pas lésiné sur les moyens, donnant à leurs bêtes féroces une dextérité à rendre jaloux Steven Spielberg. Ces morceaux de bravoure ne viennent toutefois pas camoufler la raison première de ce film aux ambitions intellectuelles très modestes, donnant surtout le beau rôle à Ferrell dans une suite de situations grotesques qui nous rapprochent du but final à un rythme parfois traînant. Pour tout dire, le sentiment d'urgence, et de survie, n'est que trop rarement évident dans ce récit construit comme un immense pavillon thématique de Disney World.

Là où *Land of the Lost* ne perd jamais le nord, c'est dans ce désir évident de se faire complice d'un spectateur qui ne connaît rien à la paléontologie mais qui peut reconnaître les premières notes de la comédie musicale *A Chorus Line* (une blague récurrente et efficace) ou d'un des grands succès de Cher, qu'on s'étonne de ne pas voir dans cet hommage rendu à ceux qui font tout pour défier le temps... Évidemment, on ne peut s'épargner quelques références bassement scatologiques qui feront rougir les défenseurs de la vertu cinématographique. Une raison de plus de croire que les humains et les dinosaures (du mauvais goût) peuvent se croiser, surtout à notre époque.

Collaborateur du Devoir



SOURCE UNIVERSAL

Humains et dinosaures se côtoient dans *Land of the Lost*.

★★★★★
L'Express • Libération

★★★★★
«L'un des meilleurs films de l'année!»
Télérama

★★★★★
«Un film superbe!»
Les Inrockuptibles

«Une récréation délicieuse!»
Elle

LA BELLE PERSONNE
un film de CHRISTOPHE HONORÉ
LOUIS GARREL LÉA SEYDOUX GRÉGOIRE LEPRINCE-RINGUET
www.labelpersonne-lefilm.com métropole

13 À L'AFFICHE! EX-CENTRIS PARALLÈLE

Adaptation cérébrale et bavarde

LA BELLE PERSONNE

Réalisation: Christophe Honoré, Gilles Taurand. Avec Louis Garrel, Léa Seydoux, Grégoire Leprince-Ringuet, Estéban Carjaval Alegria, Simon Truxillo, Agathe Bonitzer. Image: Laurent Brunet. Musique: Alex Beaupain. Montage: Chantal Hymans.

ODILE TREMBLAY

Christophe Honoré n'est pas le premier cinéaste à transposer *La Princesse de Clèves* à l'écran dans un contexte de modernité. Zulawski s'y était colleté à travers *La Fidélité*, comme Manoel de Oliveira dans *La Lettre*. Honoré a voulu relever ce gant, après avoir entendu Sarkozy, avant sa présidence, railler un programme de concours d'attaché d'administration, qui interrogeait les concurrents sur ce roman de Madame de La Fayette, composé au XVII^e siècle, en taxant les organisateurs de sadisme ou d'imbécillité. Le résultat, une adaptation très libre de

l'œuvre en question, se révèle à la fois louable et irritant.

Après *Ma mère*, adapté du récit de Georges Bataille, Christophe Honoré a versé un peu dans l'artifice et le maniérisme, comme en témoignaient ses *Chansons d'amour*. *La Belle Personne* n'échappe pas à ces travers, film maîtrisé dans sa forme, mais plus verbeux que romérien, où l'action s'efface souvent au profit des mots.

Ici encore, Honoré donne la vedette à Louis Garrel, son acteur fétiche, cette fois transformé en Nemours, professeur d'italien dans un chic lycée parisien. Il est étonnant d'y rencontrer des étudiants aussi lettrés, vrais modèles d'érudition, sans doute issus d'un autre âge. La comparaison avec *Entre les murs*, de Laurent Cantet, où l'école rimait avec cancre, amuse, tant le fossé se révèle abyssal.

Mais les intrigues de cour se transposent bien dans cette école, où Nemours, magnifique mâle alpha et tombeur de ces dames, règne, alors que les aventures amoureuses de



SOURCE MONGREL MEDIA
Léa Seydoux et Louis Garrel dans *La Belle Personne*

tout un chacun circulent à pleins corridors. Louis Garrel se révèle aussi impérial que d'habitude et relègue à l'ombre le reste de la distribution, bien fade à ses côtés.

La princesse de Clèves contemporaine prend le visage de la jeune Léa Seydoux, étudiante en deuil, jolie mais sans cette lumière intérieure que commandait le personnage. La belle commence à sortir avec un confrère, bon garçon (Grégoire Leprince-Ringuet, le jeune homosexuel

des *Chansons d'amour*), lequel ne pèse pas lourd devant le flamboyant Nemours, vite épris de son élève. Celle-ci brûle d'amour en silence mais l'esquive. Le jeu du chat et de la souris est enclenché.

Le cinéaste a évacué les téléphones portables et plusieurs éléments de la modernité, cadrant serré ces beaux visages adolescents (trop beaux pour former un ensemble cohérent). Le deuil, les affres de la passion constituent le cœur battant du film, sans que l'émotion soit toujours au poste.

Une des plus jolies scènes, pur clin d'œil, réside dans l'apparition-éclair de Chiara Mastroianni, princesse de Clèves dans *La Lettre*, d'Oliveira, et passe la main à Léa Seydoux. La fuite des amoureux au milieu de l'allée du bois, un des moments les plus vivants du film, apporte une touche de fraîcheur, mais la froideur cérébrale et bavarde de l'ensemble en plombe l'atmosphère.

Le Devoir

Diaporama racoleur

MY LIFE IN RUINS

Réalisation: Donald Petrie. Scénario: Mike Reiss. Avec Nia Vardalos, Richard Dreyfuss, Alexis Georgoulis, Alistair McGowan. Image: José Luis Alcaine. Montage: Patrick J. Don Vito. Musique: David Newman. États-Unis, 2009, 96 min.

ANDRÉ LAVOIE

Le fonds de commerce grec de la comédienne et humoriste Nia Vardalos semble plus que jamais rachitique, et si d'improbables trésors s'y cachent encore, ce n'est pas dans *My Life in Ruins* qu'ils sont exposés. Depuis *My Big Fat Greek Wedding*, un spectacle solo devenu un film à succès et plus tard une série télévisée, l'actrice originaire de Winnipeg n'a guère réussi à répéter cet exploit olympien, pas même aux côtés de Toni Collette (*Connie and Carla*).

Alors qu'ils avaient produit *My Big Fat Greek Wedding* (2002) sans se douter de l'ampleur du retour sur l'investissement (des recettes de 350 mil-

lions de dollars grâce à un film tourné au coût de 5 millions), Tom Hanks et sa compagne Rita Wilson tentent à nouveau leur chance, cette fois au cœur même de ce pays béni des dieux, mais pas nécessairement ceux du cinéma... Et ils n'ont certes pas consulté les oracles de Delphes avant de choisir le cinéaste Donald Petrie (*Miss Congeniality*) pour guider Vardalos et sa troupe aux quatre coins de la Grèce: le voyage s'annonçait forcément sans surprises mais, devant le résultat final, ce n'est pas certain qu'ils visaient la grande aventure.

Georgia (Nia Vardalos) espérait pourtant beaucoup de son séjour à Athènes, cette Américaine d'origine grecque croyant y trouver ce qu'elle n'avait jamais déniché aux États-Unis: l'homme de sa vie et un poste de professeur d'histoire dans une université. Elle se contente d'être guide touristique pour des groupes composés d'aventuriers du dimanche, en majorité bruyants, grossiers, préférant le magasi-

nage au métissage des cultures; pas besoin de préciser que, pour eux, Midas vient au secours des baignoires et Hermès gère un service de messagerie. Heureusement pour l'honneur des États-Unis, son groupe se compose autant de belles Espagnoles célibataires parties à la chasse à l'homme, d'Australiens et à l'accent incompréhensible et d'Anglais évidemment coincés. Parmi eux se démarquent un veuf volubile et blagueur (Richard Dreyfuss, le seul à ne pas donner l'impression de travailler) ainsi que le chauffeur aux allures de vieil hippie (Alexis Georgoulis), conduisant l'autobus de vieille hippie (Alexis Georgoulis), entre les pièges à touristes, les hôtels miteux et les sites prestigieux visités au pas de course. Georgia va finalement être celle qui fera les plus grandes découvertes.

Nous sommes bien sûr tous ravis pour elle mais, dans cette comédie, ce sont surtout les clichés qui prennent les commandes, téléguidant un humour parfois burlesque, parfois

bas de gamme, voire carrément en bas de la ceinture. Évidemment, tous les traits ethniques les plus visibles y passent, et même les Canadiens sont quelque peu égratignés, sûrement une contribution de Vardalos pour la cause de la diversité culturelle.

Aussi wild qu'un voyage organisé puisse l'être, *My Life in Ruins* table sur de vieilles recettes, celles d'un vieux routier de la télé, Mike Reiss, dont le manque d'ambition cinématographique s'accorde parfaitement avec celui de Donald Petrie. Nia Vardalos comptait sans doute sur eux pour un éblouissant retour en piste. Au-delà du diaporama racoleur (quelques beaux paysages ont été filmés en Espagne et l'Acropole fut, pour une rare fois, foulée par l'industrie du cinéma de fiction) et de la tapisserie des particularismes nationaux, l'actrice se vautre surtout dans les ruines des lieux communs. Pas de quoi tomber sur la tête, même chez les dieux.

Collaborateur du Devoir

PAR LE RÉALISATEUR DE KITCHEN STORIES

★★★★★ «Une œuvre admirable!» «Une ode à la vie chaleureuse et poétique.»
Le Nouvel Observateur Martin Bilodeau, Le Devoir Paris Match

FESTIVAL DE CANNES
MÉLIJOURN OFFICIEL
UN CERTAIN REGARD

Un film de BENT HAMER

La nouvelle vie de
MONSIEUR HORTEN
avec BÅRD OWE
métropole

À L'AFFICHE V. ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS CINÉMAS AMC LE FORUM 22 CONSULTEZ LA PAGE HYPERCINÉMA DU JOURNAL

«Un bel ovni, d'une langueur poétique.»
Marc Cassivi, La Presse

★★★★★
Brendan Kelly, The Gazette

CARCASSES
UN FILM DE DENIS CÔTÉ

Quinzaine des Réalisateurs DIRECTORS' PORTNIGHT

À L'AFFICHE EX-CENTRIS PARALLÈLE

DU RÉALISATEUR DU FILM LES DESTINÉES SENTIMENTALES

★★★★★! À VOIR SANS FAUTE!
UN DES FILMS LES PLUS BRILLANTS ET VIFS QUE VOUS AUREZ LA CHANCE DE VOIR CET ÉTÉ.»
TIME OUT NEW YORK

Juliette Binoche Charles Berling Jérémie Renier
L'Heure d'été
Un film de Olivier Assayas

«EXTRAORDINAIRE. UNE ŒUVRE PRODIGIEUSE. Abondant de richesse de sens et d'implication profonde.»
THE NEW YORK TIMES

«JULIETTE BINOCHÉ EST UN TRÉSOR NATIONAL.»
THE VILLAGE VOICE

IFCFilms 11702 www.lesfilmsseville.com

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE

EX-CENTRIS CINÉMA Beaubien COMPLEX ENTERTAINMENT BOUCHERVILLE VERTON ORIGINAL AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS MÉLIJOURN OFFICIEL MONT-VAIU 16 SHERBROOKE CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS LE FORUM 22

«DIANE KRUGER EST LUMINEUSE... VINCENT LINDON, BOULEVERSANT!»
Elo

«DE L'ACTION, DU SUSPENSE, DE L'ÉMOTION... UNE HISTOIRE HALETANTE!»
Le Parisien

«UN THRILLER INTELLIGENT ET MUSCLE!»
Le Journal du Dimanche

VINCENT LINDON DIANE KRUGER
POURELLE
UN FILM DE FRED CAVAYÉ

FIDELITE

POUR UN APERÇU PALPANT: **POUR ELLE-LEFILM.CA**

13 À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 12 JUIN!

CINÉMA



Accrochage sur le front domestique dans *J'ai tué ma mère*: Chantale (Anne Dorval) et son fils Hubert (Xavier Dolan) se font face à table. PHOTO JULIEN HEBERT

Une voix de bruit et de fureur

J'AI TUÉ MA MÈRE

Écrit et réalisé par Xavier Dolan. Avec Xavier Dolan, Anne Dorval, Suzanne Clément, François Arnaud, Patricia Tulasne, Monique Spaziani. Image: Stéphanie Weber-Biron. Montage: Hélène Girard. Musique: Nicholas S. L'Herbier. Québec, 2009, 100 minutes.

MARTIN BILODEAU

J'ai beaucoup exercé ma mémoire cette semaine afin de trouver dans le cinéma québécois un personnage de mère aussi fort et présent au centre de l'image que celui interprété par Anne Dorval dans *J'ai tué ma mère*. J'ai dû remonter à Marie Tifo dans *Les Bons Débarras*. Mère célibataire, elle aussi. D'un enfant sauvage, là encore. Dans une cinématographie si obsessivement centrée sur les pères, Tifo sortait du cadre et reste burinée dans nos mémoires. Aujourd'hui, Dolan prend le même chemin, à la faveur de ce premier long métrage de bruit et de fureur que n'aurait pas renié Jean-Claude Brisseau (pour ses thèmes) ou Mike Leigh (pour sa peinture sociale), mais qui se réclame davantage, par sa facture, de la Nouvelle Vague.

Certains films portent une signature. Pas celui-ci. D'autres font entendre une voix. C'est bien de cela qu'il s'agit. Et pas uniquement parce que Dolan y campe le personnage principal et que le récit s'inspire de sa propre histoire. Dans la manière directe de raconter, d'interpeller le spectateur et de l'inclure dans son expérience, Dolan prouve qu'il est un vrai réalisateur de cinéma, avec une grammaire improvisée et empruntée, jeunesse oblige (il avait 19 ans lors du tournage), mais qui ne demande qu'à s'affiner, à se personnaliser, à se focaliser.

Hubert, 16 ans (Dolan), et sa mère Chantale (Dorval), qui l'a élevé seule, sont à couteaux tirés. Lui, chat sauvage toutes griffes dehors, lance l'assaut presque quotidiennement sur cette perruche en teflon qu'il trouve commune et inconséquente. Le récit, émaillé de sa-

voureuses chicanes mère-fils, se déroule sur une année scolaire, que Hubert amorcera dans son école publique habituelle, auprès de son meilleur ami et amant (François Arnaud), et poursuivra dans un pensionnat où sa mère, avec l'aide du père absent du garçon, l'aura fait admettre. Au gré de circonstances et de rencontres, c'est le récit d'un épanouissement que le jeune auteur et acteur raconte ici, en se prenant plus souvent pour cible que pour victime. De fait, le spectateur se rangera plus naturellement à la cause de sa victime à lui, sa mère, rendue plus vraie que nature par la performance nuancée et extrêmement habile d'Anne Dorval.

Cela dit, le plus bel exploit du cinéaste — excellent directeur d'acteurs au demeurant — vient du fait que la modestie économique de sa production à compte d'auteur ne devient jamais un handicap pour son film: plans moyens frontaux sur le champ de bataille domestique (la mère et le fils à table, le plus souvent), gros plans décentrés où les acteurs se cognent le nez sur le cadre, ralentis «fatalisants» à la Wong Kar-wai, Dolan fait parler ses plans. Du reste, il a la parole facile et possède une oreille musicale remarquable pour les dia-

logues. Une voix, une oreille, il n'a manqué au cinéaste que le temps d'écrire, ou plutôt de réécrire. Quelques redites et baisses de régime se font remarquer. Deux ou trois scènes fortes, qui auraient accentué l'arc dramatique du film et donné un peu plus d'horizon au récit, manquent à l'appel. Où nous conduit cette histoire? La question nous turlupine et la ré-

ponse n'est pas pleinement satisfaisante. En revanche, elle est honnête et cohérente, et si elle ne donne pas un sens inédit à ce qu'on vient de voir, elle ne le dénature pas non plus.

Collaborateur du Devoir

Rencontres insolites et délicieux petits riens

O'HORTEN

Scénario et réalisation: Bent Hamer. Avec Baard Owe, Espen Skjoberg, Githa Norby, Bjorn Floberg. Image: John Christian Rosenlund. Musique: KAADAM. Montage: Pal Gengenbach.

ODILE TREMBLAY

Il y a du Jacques Tati derrière cet homme à la pipe, qui traverse un monde codé pétri de rencontres insolites où le burlesque côtoie la poésie; avant tout, la touche délicieusement aigre-douce du cinéaste norvégien Bent Hamer. Il nous avait déjà enchantés en 2003 avec *Kitchen Stories* et son univers déjanté, où les gags sont surtout visuels, les plans souvent fixes, et les décors kitsch, aussi éloquents que des mots.

Le film suit un ingénieur de train solitaire et taciturne (merveilleux Baard Owe, au jeu au bord du mime), d'une intériorité tendre et ahurie, qui, après avoir parcouru la même ligne de chemin de fer durant quarante ans, prend le large à l'heure de la retraite. Le film, par touches pointillistes, sera constitué d'une série de rencontres un peu folles, des petits riens en envol. Ici, la rencontre avec un enfant dans sa chambre à coucher, là, avec un poivrot affalé dans la rue, qui habite pourtant une demeure somptueuse remplie de

masques africains et conduit sa voiture sous une cagoule qui l'aveugle, là encore, avec des inconnus qui glissent sur la glace urbaine. Cette traversée d'un monde tragi-comique tissé de silences saute du sauna à la visite à une mère muette, passe par les souvenirs d'une mère que la misogynie du temps a privé de ses rêves et nous vaut une envolée finale que Méliès n'aurait pas désavouée.

Le bruitage, avec force sonorités ferroviaires, la musique électro-acoustique, toujours glissée au bon moment pour accentuer l'effet d'étrangeté, l'atmosphère au bord de l'onirisme et surtout les images, aux cadrages impeccables, à la beauté surréelle, aux plans généralement fixes, créent cet envoiement burlesque.

Malgré un scénario un brin décousu (*Kitchen Stories* apparaissait mieux condensé), *O'Horten* se révèle une comédie mélancolique, à la fois déchirante et d'un humour fou. On y suit un personnage de clown blanc, qui s'endort dans les lieux les plus insolites, se cache sous l'armoire, glisse vers le rêve. Cette touche de tendresse pour des personnages écorchés et lunaires est toute scandinale, tout comme cet humour si particulier, qu'on doit à un cinéaste qui manie l'absurde comme une baguette de fée.

Le Devoir

www.cinemaduparc.com
consultez notre site internet:
trois écrans pour mieux vous servir
les meilleurs films
aux meilleurs prix

Métro Place des arts 3575 Du Parc 514-291-1900
Autobus 90 / 129
STATIONNEMENT 3 HEURES : 2\$

ARCHAMBAULT
Une compagnie de Québec Média

PALMARÈS
DVD

Résultats des ventes:
du 26 mai au 1^{er} juin 2009

- 1 BABINE
- 2 24
Season 7
- 3 DIANA KRALL
Live in Rio
- 4 MISS MARPLE
Coffret 3
- 5 JAZZ CONFIDENCES
30 ans de Festival à Montréal
- 6 TWILIGHT
- 7 LEONARD COHEN
Live in London
- 8 TERMINATOR 2: JUDGMENT DAY
- 9 WALKYRIE
- 10 LA MÉMOIRE DES ANGES
- 11 TRUE BLOOD
Season 1
- 12 X-MEN TRILOGY PACK
- 13 QUANTUM OF SOLACE
- 14 ERIC CLAPTON / STEVE WINWOOD
Live from Madison Square Garden
- 15 PLANÈTE TERRE: SÉRIE
COMPLÈTE
- 16 ROBIN HOOD: PRINCE OF
THIEVES
- 17 THE ULTIMATE VACATION
COLLECTION
- 18 THE CURIOUS CASE OF
BENJAMIN BUTTON
- 19 TAKEN
- 20 SLUMDOG MILLIONAIRE



À L'AFFICHE! CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS



IL FAUT PARFOIS FAIRE LE MAL POUR FAIRE LE BIEN, DIEU LE SAIT, ET MOI AUSSI. PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE! CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

CANNES 2009

Quinzaine
des Réalisateurs
Société des Réalisateurs de Films

Lauréat 2009
Prix Regards Jeunes
FESTIVAL DE CANNES

Lauréat 2009
Art Cinema Award (CICAE)
FESTIVAL DE CANNES

Lauréat 2009
Prix SACD
FESTIVAL DE CANNES

Les fils ne savent pas que leurs mères sont mortelles.

K-FILMS AMÉRIQUE crea to

J'AI TUÉ MA MÈRE
ANNE DORVAL XAVIER DOLAN
FRANÇOIS ARNAUD SUZANNE CLÉMENT
PATRICIA TULASNE NIELS SCHNEIDER
ET MONIQUE SPAZIANI

UN FILM DE XAVIER DOLAN

À L'AFFICHE

CINÉMA BEAUBIEN	CINÉPLEX QUARTIER LATIN	CINÉMA DU PARC AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS
CINÉMA GUZZO MÉGA-PLEX PONT-VIAU	CINÉPLEX STARCITÉ MONTRÉAL	CINÉPLEX BOUCHERVILLE
CINÉMA GUZZO MÉGA-PLEX JACQUES-CARTIER	CINÉPLEX CINÉMA 9 GATINEAU	CINÉPLEX SAINT-EUSTACHE
		LA MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE